

rayons de soleil s'évanouissent, ils disparurent tous deux au même instant. Ce fut seulement quand son compagnon grommela qu'ils étaient partis pour de bon que le chasseur se rendit compte qu'il n'avait pas bougé. Était-il donc resté assis là, tout tranquillement, au milieu de la feuillée, son sourire aux lèvres, oubliant son fusil?... Puis il vit que son camarade souriait aussi. Il rentra chez lui sans hâte et sans mot dire. Ce soir-là, quand les indigènes vinrent le trouver, lui apportant des nouvelles bien faites pour réjouir un chasseur, il leur donna, comme à l'habitude, des pièces de monnaie, mais il ne la feuillée, le sourire aux lèvres, oubliant son compagnon. Il resta tout seul, assis dans l'obscurité, ayant conscience d'une présence étrangère, bien longtemps après leur départ, tandis que les grillons commençaient à chanter dans les feuilles et que les étoiles se levaient dans le ciel, si sereines et si calmes. La chanson des grillons avait un accent que jamais encore il n'avait entendu, une douceur joyeuse pleine de tendresse. Fut-il impressionné par la lueur des étoiles? A son esprit vint s'imposer la vision des yeux de sa toute jeune mère qu'il avait perdue quand il était encore enfant.

AUGUSTA DE WIT.

(Traduit du hollandais par Mlle L. Baillon de Wailly).

LA MUSIQUE

COSIMA WAGNER

Elle vient de mourir, il y a quelques semaines, à Bayreuth. C'était la veuve de Richard Wagner. Certaines personnes, et notamment des historiens tout à fait impartiaux, pourront estimer, en modifiant le vers célèbres de Musset, que « sans doute il est trop tôt pour déjà parler d'elle ». Mais depuis longtemps elle appartenait à l'histoire contemporaine, c'est-à-dire à l'histoire qui commence à se faire.

Fille de Liszt et de la comtesse d'Agoult, elle naquit en 1837 près du lac de Côme (d'où son prénom de Cosima).

De naissance, comme une sorte de génie, elle reçut une énergie dominatrice et la soif des grandes choses. Elle voulait se découvrir un rôle, se créer « une mission ».

— C'est une nature de Sémiramis, constatait Richard Wagner. Et Liszt l'appelait : « Ma terrible fille ».

Liszt, génial, grande âme généreuse, et alors le « lion romantique » du piano et de l'amour ; — la comtesse d'Agoult, romancière qui mettait dans sa vie les romans de passions et d'aventures, — quels ascendants ! Chez l'enfant, sommeillèrent des germes ardents, des possibilités extraordinaires. Plus tard, aux minutes de crise, les deux hérédités devaient fermenter comme un mélange instable, explosif. Vitalité débordante, impulsive ; indépendance effrénée, tumultueuse ; mais aussi intelligence active, avide, à la fois noble et enfiévrée, multipliée par une volonté impérieuse et tenace.

Mariée à Hans de Bülow, puis épouse de Wagner en 1870, mêlée pendant quarante ans soit aux œuvres suprêmes de ce prodigieux créateur, soit à la fondation et à la direction artistique du théâtre de Bayreuth, Cosima Wagner, dans le mouvement musical, occupait une place fort importante. Cette femme, d'un corps frêle mais galvanisé par l'énergie, vient de s'éteindre à quatre-vingt-treize ans. Ses dernières années s'écoulèrent dans la tristesse d'un Bayreuth abandonné et dans un état voisin de la gêne.

Quelle destinée tragique, contrastée, où bien des éléments se mêlent ! Souvent, cette veuve d'un grand homme fut jugée sévèrement : sans doute on exagérait ; on oubliait qu'une telle existence, entraînée par une obsession fatale, sort de la commune moyenne des qualités et des défauts ordinaires. On reprochait aussi à Cosima Wagner son caractère impérieux, dictatorial, son âpreté au gain, sa dureté à noircir l'image de la première femme de Wagner (1).

Les Français, même en pratiquant le pardon des injures, peuvent aussi lui reprocher d'avoir trop souvent, après nos défaites de 1871, appelé la France une « nation dégénérée », et Paris « une fille entretenue ». Sur ce point, il ne faut pas oublier un indélébile élément de la race teutonne, née pour se réjouir et s'engraisser de la guerre : *gens bello læta*, écrivait Tacite, il y a vingt siècles ; et l'empereur allemand, en 1914, célébrait « la guerre fraîche et joyeuse », où allaient périr huit millions d'hommes. Vivant avec Richard Wagner, Cosima était donc grisée par l'ivresse pangermaniste : l'orgueil de toute l'Allemagne exaltait son personnel instinct de domination et de commandement. Wagner, se-

(1) Voir *Chez les Musiciens*, première série.

lon sa propre expression, l'avait germanisée (*eingedeutscht*). — Il lui avait aussi inoculé une haine aveugle et violente, parce qu'elle était aveugle et violente en lui-même : c'est la haine des Juifs. — Pour toutes ces raisons, Cosima se suscita donc plus d'un ennemi.

D'autre part, elle trouva des panégyristes enthousiastes. L'un d'eux, par exemple, publia une biographie d'elle : le récit du début de sa vie, jusqu'en 1883 (mort de Wagner), occupe plus de mille pages. Pour le demi-siècle qui s'étend jusqu'à nos jours, il en faudrait encore deux mille. Faut-il ajouter que ce biographe est allemand ?... Pour lui, qui manque peut-être du sens de la mesure, Cosima est « la plus grande figure féminine du siècle ».

*
**

Sans lui attribuer un tel rang, et même sans oublier qu'elle n'eut pas certaines qualités qui font le mérite et le charme de plus d'une femme, on est obligé de lui reconnaître de la grandeur.

Grandeur d'homme, ou plutôt de conquérant.

On sait qu'elle fut aimée de Nietzsche, mais cet amour n'osa pas s'avouer. Cosima, par son ascendant, le refoula. Longtemps plus tard, le poète-philosophe, travaillé, épuisé par l'excessive et morbide fermentation de ses idées visionnaires, laissa deviner cet amour : hélas, ce n'était plus que parmi les suprêmes sursauts d'une pensée déjà touchée par la folie. — Ainsi la grandeur de Wagner, la grandeur de Cosima, lui en avaient longtemps imposé ; et il s'était fait l'annonceur du wagnérisme. Soudain, sa pensée fiévreuse, sa douleur, son impuissance de demi-musicien, sa rancune, dans *Humain trop humain*, puis dans le *Cas Wagner* et dans d'autres brochures, firent éclat et scandale.

Le titre d'un ouvrage de Nietzsche peut servir à caractériser Cosima. C'est la *Volonté de puissance*. Cette femme, par nature, aspirait au maximum de domination. Elle était une force qui va, — une force qui veut s'accroître. Avant de rencontrer Nietzsche, elle était *nietzschéenne*. Sa raison instinctive, son mobile intérieur, spontané, fatal, ce fut « la volonté de puissance », ou l'impérialisme du moi.

A trente ans, elle s'empara du plus puissant moyen d'action que le sort lui présentait : c'était Richard Wagner. Il avait alors un peu plus de cinquante ans. Son génie créateur, arrivant à son zénith, exerçait déjà son fascinateur pou-

voir d'attraction et promettait un rayonnement illimité. Une telle force, vraiment surhumaine, allait donc devenir la chose de Cosima.

La jeune femme la conquiert. Mais aussi elle fut conquise elle-même. — Or, à ce moment, elle était l'épouse de Hans de Bülow.

Un tel mariage n'intéressait guère son cœur. La mère de Cosima, Marie d'Agoult, ne manquait pas de clairvoyance, quand elle écrivait à une amie, en octobre 1856 :

— Cosima est une fille de génie, très semblable à son père ; son imagination puissante l'entraînera hors des voies communes ; elle sent le démon intérieur, et lui sacrifiera toujours résolument tout ce qu'il demandera. Les circonstances l'ont poussée à un mariage dans lequel il n'y aura, je le crains, du bonheur pour personne (1). »

Cosima aime Wagner, dès le premier jour qu'elle le vit. Elle l'aima de toute son âme, c'est-à-dire de toute sa force, et qui était impérieuse. Lui-même aussi, il était une force impérieuse.

Ici, selon nous, il faut faire deux parts dans les événements si curieux et peut-être uniques, que nous allons rapporter. Deux parts, parce qu'il y a deux aspects ou deux points de vue.

Si l'on regarde de l'extérieur ces trois êtres, c'est chose banale, bizarre, et avec plus d'une ombre : c'est le trio d'un vaudeville cocasse, le mari, la femme et le troisième.

Mais si l'on considère ce qu'ils pensent, et surtout leurs sentiments ou leurs aspirations, alors tout ce qui est mesquin disparaît. On entre alors dans une fantasmagorie pompeuse, théâtrale, à côté de la réalité usuelle, mais qui n'est ni fausse ni irréaliste. Car elle comporte un élément extraordinaire : c'est le génie de Wagner. Et il transfigure tout. Ici, pour être exact et clairvoyant, il faut utiliser des formules de Nietzsche : il y a transmutation de valeur. Les choses se transportent dans un autre cadre, dans une autre « table des valeurs ».

Regardons, un moment, le côté commun, banal, car c'est lui, tout extérieur, qui apparaît en premier. La fille de Liszt, Cosima, épouse du musicien distingué, Hans de Bülow. Elle-même, de naissance et par culture, est fort sensible à la musique. Pour Liszt, pour Bülow et pour Cosima, Wagner est un grand artiste. Elle le rencontre, elle l'aime, devient sa maîtresse, divorce et l'épouse. Tels sont les faits, assez mesquins.

(1) Lettre publiée par M. Marcel Herwegh, dans son livre *Au printemps des Dieux* (1929).

Ils comportent même des épisodes comiques et du genre *Boubouroche*. Bülow, évidemment, est le seul, pendant plusieurs années, à ignorer son infortune. Il se fait le défenseur de la musique de Wagner, devient son factotum, et lui prête de l'argent ; il vend des bibelots, afin de pouvoir l'obliger. En retour, Wagner lui écrit que ce n'est pas en faire assez...

Un beau jour, l'impulsif Wagner, bien qu'exilé d'Allemagne (comme révolutionnaire), mais toléré à Munich grâce à Louis II, est obligé de fuir en Suisse. Il s'était mis à polémiquer, dans les journaux, contre les ministres bavarois. D'autre part, une chanteuse qui l'aimait, ou du moins le poursuivait, activait les médisances, afin de le faire chasser de Munich et, par conséquent, de le séparer de Cosima. Il fuit, tout seul... Il écrit à Cosima de ne pas le rejoindre... Mais celle-ci, passionnée, farouche, n'attend pas la lettre ; c'est son mari, Hans de Bülow, qui reçoit la lettre et qui l'ouvre.

Bülow, en Suisse, rejoint les fugitifs. On s'explique... Et Bülow s'en va, s'éloigne... Il a compris qu'ils s'aiment : malgré sa douleur, le faible Bülow s'efface devant deux êtres énergiques. Bien plus, comme chef d'orchestre, il reste le dévoué, le fidèle, le prosterné serviteur des œuvres de Wagner.

On dira que Bülow n'aimait pas Cosima. Mais l'on se trompera. Il souffrit. Il continua de l'aimer, et il continua d'admirer Wagner et de propager sa gloire. Quatorze ans plus tard, lorsque Wagner meurt, Bülow ne pense qu'à la douleur de Cosima, et lui adresse, en français, l'émouvante dépêche :

— Sœur, il faut vivre.

« Vivre », pour eux, c'était vivre pour Wagner et pour sauver, pour répandre sa pensée.

Voilà le mot de l'énigme, qui fait soudain apparaître l'étrange grandeur qui se cachait sous de mesquins faits-divers. Richard Wagner, sur tous ceux qui l'approchaient, exerçait un pouvoir fascinateur. Son intelligence, son ascendant, l'ardeur de sa parole, son faste qui restait théâtral jusque dans la gêne, s'ajoutaient au rayonnement de son génie musical. Car l'auteur de *Tristan* répandait autour de lui l'énivrement que sa musique garde encore.

Près de lui, et grisée par son œuvre, l'ardente Cosima, qui portait dans son corps frère l'indomptable vitalité du grand Liszt, sentit, en elle-même, toutes ses forces profondes s'exalter :

— « Je vois où est ma destinée », écrivait-elle au peintre Lenbach, je n'ai plus d'autre pensée que l'accomplissement de ma mission, dans la-

quelle je trouverai également mon propre bonheur. »

On le constate : on n'est plus là dans le vaudeville ni dans les platitudes d'un ménage à trois. L'obsession qui domine tout ici, c'est le génie de Wagner. Nos trois personnages seraient dans le faux et le grotesque, s'il s'agissait d'un demi-artiste ou d'un raté. Mais il s'agit de servir un créateur prodigieux, qui achève la *Tétralogie*, écrit *Parsifal*, fait construire Bayreuth, et qui va provoquer, dans l'ensemble du monde civilisé, un mouvement artistique comme on n'en connaît pas encore d'aussi formidable.

En se dévouant à un si haut idéal, Hans de Bülow ne mérite plus les deux syllabes moliéresques. Il prend même une imposante grandeur. Aussi Cosima, dans une fête où l'on célébrait le triomphe de Wagner et de Bayreuth, rendit justice à celui qui se sacrifia pour servir un génie. Elle s'écria :

— Béni soit Hans!... C'est à lui que nous devons cela ! »

..

Elle mourut à Bayreuth. Elle avait vécu trop longtemps pour ne pas connaître l'adversité.

D'abord, la grande guerre. Plus de représentations wagnériennes, à Bayreuth. Plus de gains. Et déjà la richesse acquise, en Allemagne, était menacée de ruine. Mais un nouvel aspect de la gloire de Wagner pouvait faire illusion. Wagner devenait un des prophètes du pangermanisme. Sur combien de tranchées, creusées par le Germain dans le sol de la France, les noms de son théâtre lyrique planaient-ils comme des héros protecteurs : tranchée Siegfried, abri Hans Sachs, tranchée des Walkyries... Et puis, ce fut la défaite allemande, la débâcle du mark, la ruine totale des classes moyennes en Allemagne.

A Bayreuth, plus d'argent. L'œuvre de Wagner était dans le domaine public. Plus de droits à toucher. L'Allemagne oubliait la veuve de son musicien national. En 1926, deux théâtres suisses, par pitié, envoyaient un pour cent à l'octogénaire.

Bayreuth abandonné, ruiné, eseuilé... On parlait de reprendre les festivals lyriques d'autrefois. On essayera, dès 1928, de les reprendre. Mais retrouvera-t-on jamais les enthousiasmes, les exaltations d'avant 1900 ? Alors, dans le crépuscule du XIX^e siècle, le culte de Wagner tournait à l'illuminisme... Mais Bayreuth, avec tant de solitude autour de l'animatrice qui se survit trop longtemps, n'est plus qu'une cité

d'agonie. Dix années après l'armistice, les décors du théâtre, roulés sur la scène, s'effritaient sous l'humidité. La fosse de l'orchestre, appelée jadis « l'abîme mystique », n'était plus qu'un trou noir, et qui sentait la moisissure... Toute la petite ville, perdant son factice éclat de Mecque musicale ou de centre de tourisme esthétique et international, n'était plus que silence et mélancolie. Plus de foules de « pèlerins ». Plus de fanfares héroïques, pour les appeler au théâtre, sur la « colline sacrée »... Dans la gare déserte, ne venait plus qu'un petit train de trois voitures, une pour chaque classe. Et c'était encore trop, pour les huit ou dix voyageurs qui s'égrenaient, tristement, un à un, dans la ville assoupie.

Les années s'accumulaient. L'illustre veuve dépassait ses quatre-vingt-dix ans. Pendant presque un demi-siècle, elle avait régné sur la capitale, sur la Rome du monde artistique. Désormais, dans sa demeure de Wahnfried, où tout lui parlait du grand disparu, elle n'attendait plus que la mort. Mais la mort tardait à venir. Peut-être, comme une autre femme passionnée, se disait-elle aussi : « On ne meurt donc jamais ! »

La conquérante d'autrefois ne quittait plus guère la chambre du premier étage. Devant ses fenêtres, dans la pelouse, elle voyait une large dalle de marbre blanc... *Richard Wagner*... Il était là, sous la pierre fatale, où elle vient de le rejoindre.

ADOLPHE BOSCHOT.
Membre de l'Institut.

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS

I

Les deux Salons des Artistes Français et de la Société Nationale se sont ouverts, cette année encore, selon le rite habituel, parmi les sourires du ciel printanier (bientôt changés, hélas ! en tristes déluges), et dans la satisfaction générale des bons élèves et des bons maîtres. Plus que jamais pareils l'un à l'autre et fraternellement unis, ces Salons ne se distinguent que par la nuance des tapis que l'on y foule, et, d'un

côté peut-être, par l'obstination inexplicable que met M. Van Dongen à exposer dans un milieu si honnêtement scolaire. Environ cinq mille toiles, cartons et dessins, ce chiffre provoque toujours la même question naïve : mais où tout cela peut-il bien se caser ? Car les toiles ne sont pas celles de l'an dernier, et la radiographie ne révélerait point sous ces paysages et ces natures mortes des compositions d'histoire périmées ou des sujets religieux, qui n'ont pas trouvé preneur ; tout est neuf, toiles ou papiers, tout est frais et soigné, tout est sage ; c'est le triomphe de l'artiste moyen.

Sans chercher la nouveauté qui saisit, qui émeut — il n'y en a guère — on aura cependant plaisir à remarquer bon nombre d'œuvres qui continuent de façon parfois excellente, presque toujours très honorable, de précédentes séries, ou la tradition d'un genre. Les deux grandes toiles de M. Henri Martin, *Le labour, préparation des vignes* et *Ouvriers fouissant les vignes*, panneaux décoratifs destinés à la préfecture de Cahors, nous apparaissent comme de puissantes pages du poème que ce bel artiste consacre sans se lasser à la gloire de son Quercy natal. Il peint avec amour les rouges sillons que retournent le soc et la pioche dans cette terre féconde d'où il semble tirer lui-même un renouveau de jeunesse. Le soleil illumine doucement la pente presque nue des coteaux où, parmi l'alignement des ceps, quelques arbres fleuris de blanc et de rose égaient cette austérité rustique, cette fête exemplaire du travail.

L'une des deux toiles de M. Henri Martin nous avait été montrée, il n'y a pas longtemps, dans la galerie Georges Petit, où elle dominait, un ensemble resplendissant de tableaux du même maître. Voilà, une fois de plus, l'honneur durable de la Société des Artistes Français ; et voilà, il faut le constater mélancoliquement, les seuls décors que les commandes officielles puissent offrir à notre admiration. Ces commandes se sont adressées à des peintres d'une indiscutable habileté ; elles n'ont pas fait jaillir l'étincelle sacrée. M. Gilbert Bellan, dans une esquisse largement aérée, nous montre, autour de l'Arc de Triomphe, la foule massée entre les avenues et le long des Champs-Élysées, où l'on distingue vaguement la tache que fait un cortège. Cela s'appelle : *L'hommage à Clemenceau*, 1^{er} décembre 1929, mais ce pourrait être n'importe quelle cérémonie patriotique ; des indications d'ensemble, des taches heureuses, et c'est tout, et ce n'est pas un tableau d'histoire. Au contraire, M. Albert Laurens, ayant à repré-